

Thomas Gunzig

Rocky, dernier rivage

Roman



Du même auteur aux éditions Au Diable vauvert

MORT D'UN PARFAIT BILINGUE, roman, Prix Victor Rossel

LE PLUS PETIT ZOO DU MONDE, nouvelles, Prix des Éditeurs

KURU, roman

10 000 LITRES D'HORREUR PURE, roman, Prix Masterton

ASSORTIMENT POUR UNE VIE MEILLEURE, nouvelles

MANUEL DE SURVIE À L'USAGE DES INCAPABLES, roman, Prix
triennal du roman

ET AVEC SA QUEUE, IL FRAPPE !, théâtre

BORGIA, COMÉDIE CONTEMPORAINE, théâtre

LA STRATÉGIE DU HORS-JEU, théâtre

LA VIE SAUVAGE, roman, Prix Filigranes

ENCORE UNE HISTOIRE D'AMOUR, théâtre

FEEL GOOD, roman

LE SANG DES BÊTES, roman

ISBN: 979-10-307-0605-5

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Ouvrage réalisé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

*« All dead, all dead
All the dreams we had
And I wonder why I still live on
All dead, all dead. »
« All Dead, All Dead », Queen*

À Marion Mazauric,
Merci pour la liberté, la confiance et l'amitié.

Première partie
(Aujourd'hui)

Fred

Il était furieux. Et comme chaque fois qu'il était furieux, il avait enfilé ses baskets, claqué la porte de la maison, espérant que sa fureur se dissolve à mesure qu'il avancerait sur le sentier, qu'elle s'évapore peu à peu, comme de la rosée au lever du jour. Il ne s'était pourtant rien passé, Hélène n'avait rien dit ou rien fait de particulier, les enfants non plus. Il ignorait d'où venait sa rage, pourquoi elle surgissait de plus en plus souvent et de plus en plus violemment. Elle pouvait s'emparer de lui n'importe quand : le matin au réveil, l'après-midi lorsqu'il vérifiait le niveau de la citerne, le soir lorsqu'il descendait dans la réserve, ça pouvait le réveiller en pleine nuit, il ouvrait alors les yeux, dans sa poitrine il

sentait son cœur battre comme un fauve, il se redressait et, dans l'obscurité de la chambre, il retenait le cri né de cette rage incompréhensible mais aussi brûlante qu'un fer à souder. Il lui fallait alors un long moment, parfois des heures, avant de parvenir à se calmer et puis à se rendormir. Parfois, comprenant qu'il ne se calmerait pas, il se levait, marchait jusqu'au salon, y restait debout, nu, devant la porte-fenêtre d'où il regardait dans le ciel nocturne briller des étoiles dont il ne connaissait pas le nom.

Il était furieux mais toujours il gardait cette fureur à l'intérieur de lui, cachée comme un secret honteux.

Il arriva au sommet de la colline. De là il avait une vue à trois cent soixante degrés sur l'île : une forme de haricot, dix-huit hectares, cinq cents mètres de long, trois cent cinquante de large. Au nord, une falaise d'une dizaine de mètres de haut plongeait dans la mer ; au sud une plage de galets gris et glissants ; à l'est une petite grève de sable jaune où était amarré le Zodiac et, un peu plus loin, à une centaine de mètres du rivage, se balançant sur la houle argentée, le voilier qui n'avait pas bougé depuis cinq ans. En contrebas, il apercevait la maison, une construction vaguement inspirée du style hacienda, c'est-à-dire trois espaces habitables encadrant une cour intérieure couverte de carrelage ocre. Il inspira. L'air frais

du matin, légèrement piquant, le calma un peu. Le ciel bleu décoré de quelques nuages de beau temps annonçait un temps agréable, comme souvent. Sur cette île de l'Atlantique, le climat subtropical était idéal, la température ne descendait jamais sous les dix degrés (les nuits étaient fraîches) et ne dépassait jamais les vingt-cinq. Selon le moment de l'année, il pleuvait entre un et dix jours par mois des quantités d'eau raisonnables, qu'il stockait dans la citerne où elles couvraient facilement tous les besoins d'une famille de quatre. La faune locale était paisible et inoffensive: pas de moustiques ou d'insectes dangereux, juste des mouches, très noires, au vol paresseux et bruyant, quelques espèces d'oiseaux marins, des lézards. Parfois, sur les rochers venaient s'endormir des phoques aussi dodus et brillants que des brioches, c'était tout. Cinq ans plus tôt, lorsque les gardiens Ida et Marco étaient encore là, il y avait aussi leur chien, Jet, un border collie noir et blanc avec des yeux bleus nacrés dont l'affection nerveuse et compulsive semblait sans limite. Mais ça, c'était de l'histoire ancienne. Et aujourd'hui qu'il n'était plus là, ce chien lui manquait.

Fred laissa passer un moment avant de prendre le chemin en sens inverse. Pendant qu'il marchait, il remarqua que les semelles de ses Nike Wildhorse 7 se décollaient un peu sur

l'avant. Il se sentit contrarié et juste après la contrariété, il se sentit inquiet. Qu'allait-il faire si les semelles se détachaient complètement? Il n'avait pas d'autres paires aussi confortables que celle-là. Quelques mois plus tôt, la toile de ses Asics Nimbus s'était purement et simplement déchirée et si les Nike le lâchaient, il ne lui resterait plus que les grosses NorthFace Exploris montantes, bien trop lourdes et chaudes pour un usage quotidien. Il avait aussi des bottes Aigle en caoutchouc, quelques paires de chaussures « de loisirs » en toile : des Converse, des Docksides, des mocassins en cuir Carlington et, dans leur boîte, deux paires de richelieus Berluti qui ne servaient absolument à rien sur les chemins de terre ou les rochers glissants de l'île. À mi-chemin, il songea qu'il allait peut-être essayer de mettre une pointe de colle sur les semelles. Il y avait, dans l'atelier, une sorte de colle forte « express », il ne savait plus dans quel recoin exactement, il allait devoir chercher.

Quand il arriva au pied de la colline, il se rendit compte qu'il avait légèrement faim. Comme souvent, il avait oublié de prendre son petit déjeuner. Depuis qu'ils étaient là, sur cette île, la tradition des heures de repas – matin, midi, soir – s'était peu à peu perdue. Avec Hélène ils s'y étaient tenus, au début, plus ou moins, quand ce genre de choses avait encore l'air important, et

puis, il ne savait pas comment, ils avaient cessé de prendre les repas tous ensemble, cette habitude s'était lentement dissoute jusqu'à totalement disparaître. Fred était nostalgique de ce que, pour lui-même, il appelait la « première période » et qui couvrait grosso modo la première année passée sur l'île. Lorsque Ida et Marco étaient encore là pour leur préparer le dîner et pour s'occuper de tout ce qui touchait à l'entretien et aux réparations. Lorsque le réseau satellite fonctionnait, leur permettant de recevoir des nouvelles du monde. À ce moment, il avait l'impression qu'avec sa famille ils étaient comme les dieux de l'Olympe observant les humains s'égarer dans leurs éternelles turpitudes. Le monde s'embrasait dans une catastrophe globale et Fred, Hélène et les enfants, Jeanne et Alexandre, sur leur île à six cents kilomètres à vol d'oiseau des côtes les plus proches, dînaient en famille, profitaient du jacuzzi, exploraient l'île, regardaient des films sur le grand écran OLED 105 pouces du salon. Durant cette première année, Fred se sentait fier de lui : il avait su gagner beaucoup d'argent, il avait été prévoyant et il avait eu la présence d'esprit de mettre sa famille à l'abri. Il se souvenait s'être souvent répété cette phrase : « J'ai mis ma famille à l'abri » et qu'en se la répétant, l'orgueil d'avoir accompli la plus noble des missions humaines lui gonflait la poitrine. Bien entendu,

durant cette première période, l'inquiétude pour ceux qu'ils avaient laissés derrière eux les taraudait encore : les quelques amis et collègues moins prévoyants ou pas assez riches pour s'offrir un véritable abri. On s'inquiétait pour la famille qui s'était obstinée à ne pas vouloir les suivre, comme les parents d'Hélène qui, jusqu'au bout, n'y avaient pas cru à cette catastrophe, comme sa cousine et son mari qui avaient préféré partir vers un chalet suisse qui n'avait absolument pas été conçu pour être autonome. Au début, les nouvelles arrivaient, presque régulières. Puis, à mesure que les conditions de vie s'étaient dégradées, c'est-à-dire rapidement, en quelques mois à peine, elles s'étaient faites plus rares et plus tragiques. Jusqu'au jour où il n'y eut plus de nouvelles du tout. La dernière, venue des parents d'Hélène, était un mail : « *Ta mère est malade, toujours dans le camp de réfugiés, rationnement très dur, Papa.* » Grâce au réseau satellite, Fred avait gardé le contact avec ceux qui, comme lui, s'étaient réfugiés sur des îles privées mais la plupart avaient choisi des îles beaucoup plus au sud croyant y bénéficier d'un climat agréable. C'était un mauvais calcul, ces îles tropicales n'avaient pas tenu longtemps. L'intuition de Fred avait été la bonne : choisir une île assez petite, sans aucune valeur stratégique, éloignée des côtes et située dans une zone géographique

relativement épargnée par la violence des bouleversements climatiques. Et puis, avec le temps, le réseau satellite avait disparu pour ne plus jamais revenir, tous les canaux de la radio s'étaient tus et Fred avait bien dû se rendre à l'évidence : à peu de chose près, ils devaient faire partie des derniers humains et jamais ils ne quitteraient cette île.

Hélène

Hélène s'était réveillée sans se souvenir des rêves qu'elle avait pu faire. Ça faisait longtemps qu'elle ne s'en souvenait plus. Elle avait fini par se dire qu'elle ne rêvait plus et qu'elle ne rêverait plus jamais. Elle n'avait aucune idée de l'heure. Était-ce le matin ou déjà l'après-midi ? D'après la lumière s'infiltrant entre les mailles du tissu gris des stores, elle savait que le jour était levé mais elle n'aurait pu être plus précise. Des années plus tôt, quand de grandes vagues de mélancolie avaient failli emporter sa raison, elle avait jeté le radio-réveil contre le mur. Il avait explosé sous la violence du choc et aujourd'hui, en guise d'horloges, il ne restait dans la maison que celle du luxueux four Fahrenheit, celle du

micro-ondes, celle du cuiseur-vapeur, celle du frigo et celle de la télévision. Hélas, au fil du temps et des microcoupures de courant, tout s'était complètement dérégulé et les téléphones portables, qui avaient besoin du réseau wifi ou du réseau cellulaire pour se mettre à l'heure automatiquement, avaient fini par indiquer des heures complètement absurdes. À la fin de la première année, Jeanne et Alexandre s'étaient mis en tête de fabriquer un cadran solaire en plantant un morceau de parasol dans une table de la terrasse. Ils avaient suivi les instructions se trouvant dans un ebook intitulé *Le Manuel du jeune aventurier, Exploration et découverte de la nature*. Hélène l'avait uploadé sur sa liseuse et après une journée de travail, les deux enfants avaient fièrement annoncé qu'il était « dix-huit heures trente ». Et puis, leur attention s'était portée sur autre chose et, un jour de tempête, la table avait basculé, le morceau de parasol s'était détaché et personne n'avait eu l'idée de reconstruire le cadran.

Hélène s'était levée. Elle avait mangé la pomme qu'elle avait sortie la veille du congélateur à fruits et puis, comme elle ne savait pas quoi faire, elle s'était remise au lit. C'est à ce moment que, comme tous les matins, elle s'était mise à pleurer. Elle savait qu'elle pleurerait pendant environ une heure, après quoi, comme tous les matins, elle se passerait le visage à l'eau glacée et elle regarderait

les photos et les films de « la vie d'avant ». Mais en attendant, elle pleurait et pour couvrir le son de ses sanglots, elle mit le dernier album de Billie Eilish: *Happier Than Ever*, sorti en 2021, trois ans avant que Billie Eilish, comme la majeure partie de l'humanité, ne disparaisse. Elle ne voulait pas que Jeanne ou Alexandre ou Fred l'entendent pleurer. Elle ne savait pas pourquoi. Au fond d'elle, quelque chose d'instinctif lui disait qu'elle ne devait pas avoir l'air faible.

En écoutant Billie Eilish, elle se demanda comment cette jeune chanteuse était morte: de faim? de soif? de froid? de chaud? de maladie? Hélène espérait qu'elle n'était pas morte dans les grandes flambées de violence qui avaient éclaté un peu partout lorsque les gens avaient commencé à comprendre qu'il était trop tard, qu'il n'y avait plus aucun espoir et que ça les avait rendus fous. Ils s'étaient alors entretués de la pire des manières: on s'était étripés, démembrés, violés pendant des mois, le désespoir s'était transformé en une rage globale, aveugle et éruptive, totalement inutile. Pourquoi cela s'était-il passé comme ça? Elle ne le savait pas vraiment. *Peut-être que la civilisation n'est qu'un déguisement sous lequel vivent d'affreux animaux*, s'était-elle dit, des années plus tôt, en regardant les images des émeutes sur l'écran de son laptop.

Sur la sono, c'était le morceau « Getting Older » qui jouait à présent. Hélène aimait les basses profondes utilisées par Billie Eilish, ça lui donnait l'impression que la musique la touchait physiquement et c'était justement de ça qu'elle avait besoin : de quelque chose qui la touche physiquement. Elle avait quarante-trois ans et, selon toute probabilité, plus personne ne la toucherait. Il y avait bien Fred mais Fred ne la touchait plus depuis quatre ans, depuis l'événement auquel elle ne voulait plus repenser.

De toute manière, elle ne supportait pas l'idée qu'il puisse encore la toucher. Cette éventualité lui soulevait le cœur.

Après une demi-heure, l'album arriva à la fin. C'était le dernier morceau du dernier album de Billie Eilish. Il n'y en aurait plus jamais d'autres. Il n'y aurait plus jamais d'albums en général. Plus personne ne ferait de musique. Ni de nouveaux films, ni de nouveaux romans, ni de nouvelles peintures. Si, quelque part, il existait des colonies de survivants, elles n'allaient pas survivre longtemps, ou alors dans des conditions telles que les gens seraient trop faibles pour penser à faire de la musique, à écrire des romans et avec quel matériel tourneraient-ils des films ? Tout ça, c'était bien fini. Toujours allongée, indifférente aux larmes qui lui coulaient sur les joues, elle alluma la télévision fixée au mur en face du

lit. D'un mouvement du pouce sur la télécommande, elle parcourut les films disponibles sur le serveur. L'agence à laquelle Fred avait commandé l'aménagement de l'île avait bien fait les choses au niveau de ce qu'elle appelait « l'entertainment » : sur une série de disques durs (elle ne savait pas combien exactement), se trouvaient des dizaines de milliers de films et de séries télévisées, il y avait aussi des millions de livres numériques, des millions d'albums musicaux et des millions de jeux vidéo. Il y avait tellement de choses : tout le catalogue Paramount y compris tout le catalogue HBO, il y avait tout Sony Pictures, tout ce que les studios Disney avaient produit depuis leur création par Walt en 1923 ainsi que toutes les créations des studios achetés au fil des décennies : Pixar, Touchstone, Marvel, Lucasfilm, 20th Century Fox. Mais il y avait aussi le catalogue de studios indépendants comme Amblin, Lionsgate, American Zoetrope, en plus des productions européennes, chinoises, indiennes, sud-américaines et même africaines. En matière musicale, le choix était plus vaste encore et elle pouvait ordonner au serveur de lui faire un classement par « artiste », par « année », par « genre » et même par « humeur et ambiance » (liste « Dîner aux chandelles », « I love the 90's », « Sunday jam », « Cosy coffee house », « African Heat », « Dinner with friends »). Quand elle

parcourait ces listes, Hélène se disait qu'elles étaient les échos d'un monde disparu : il n'y avait plus de coffee house, pas plus que d'amis avec qui passer une soirée. Les livres étaient présents aussi, par millions, elle pouvait d'un geste les télécharger sur sa liseuse : des essais, de l'histoire, des biographies, de la littérature, des best-sellers, des prix Goncourt, des prix Médicis, des prix de Flore, des prix Renaudot et des petits livres aussi, de petits auteurs que seuls très peu de gens avaient lus et que plus personne ne lirait. De toute façon, elle n'avait pas lu de livre complet depuis leur arrivée sur l'île. Les idées présentes dans les essais ou les histoires racontées dans les romans ne signifiaient plus rien : il n'y aurait plus jamais de grands principes d'économie, ni de psychologie, ni de sociologie, il n'y aurait plus jamais de tueurs en série terrorisant des adolescentes californiennes, plus jamais d'agents doubles, plus jamais d'histoires d'amour. Il lui arrivait souvent de commencer un livre, elle en lisait les premières pages mais elle abandonnait au bout de quelques minutes et elle revenait à la liste de films.

Elle renifla, s'essuya le nez du revers de la main et finit par choisir *Titanic* de James Cameron. C'était une bonne histoire. Elle aimait bien ce film. C'était bien raconté. Ce n'était pas trop compliqué ni trop ennuyeux. Il y avait

de l'amour, de la jalousie, de la violence, des humains persuadés qu'il ne pouvait rien leur arriver alors qu'il était déjà trop tard et surtout, il y avait Leonardo DiCaprio. Elle aimait son personnage de jeune homme pauvre à la fois timide et rebelle. Elle rêvait que, comme Kate Winslet, elle se déshabillait devant lui, qu'il posait sur elle un regard doux et attentif, qu'il y avait soudain, dans cette luxueuse cabine qui représentait pour lui un monde interdit, une extraordinaire tension sexuelle mais qu'il ne se passait rien, il se passerait quelque chose plus tard, dans l'habitacle silencieux de la Renault type CB de Ville, 1912. Et ce serait merveilleux.

Hélène ne pleurait plus. Elle tendit le bras jusqu'à un tiroir de la table de nuit et prit le petit Womanizer qui s'y trouvait, posé sur sa base de rechargement. Elle ferma les yeux. Et pour un moment elle oublia la fin du monde.

Alexandre

Alexandre avait quitté la maison trois nuits plus tôt. Il avait pris des réserves de nourriture, chargé son iPhone et sa batterie externe (la batterie de l'iPhone ne tenait plus la charge que quelques minutes), fourré tout ça dans un petit sac à dos et il était parti sur la plage se trouvant à quatre cents mètres à l'ouest de l'île. Une large bande où se mêlaient des petits cailloux, des fragments de coquillages et des algues échouées. Là, en attendant la fin de la journée, il mit de l'ordre dans sa tente Quechua, il avait aéré son sac de couchage qui commençait à sentir le moisi puis, le regard perdu sur les vagues bleu cobalt, il avait mâché une poignée de ces baies noires poussant sur une plante dont il ne connaissait pas le nom.

Il aimait l'effet que ça lui faisait : la tête qui tournait, la langue qui s'endormait et l'impression momentanée que tout n'allait pas si mal que ça. Pour faire passer l'amertume, il buvait à cadence régulière une gorgée de vodka. En trois jours, il avait vidé une bouteille entière. Ça n'avait pas d'importance ; dans ce que son père appelait la « cave », il restait encore un nombre incalculable de bouteilles de vodka ainsi que du gin, de la tequila, du rhum, des bouteilles de vin aussi, par centaines, du blanc, du rouge, du rosé et des liqueurs, des eaux-de-vie, des bières et des crèmes alcoolisées, répugnantes et imbuables, auxquelles personne ne touchait jamais, même pas lui. Quand il sentait l'angoisse monter en lui, il fermait les yeux et il visualisait ces bouteilles alignées les unes à côté des autres. Ça le tranquilisait. Ça l'aidait à retrouver son calme.

Depuis son dix-huitième anniversaire, un an et demi plus tôt, Alexandre éprouvait de plus en plus souvent le besoin de s'isoler. D'abord parce qu'il ne supportait plus l'atmosphère de la maison : la haine que ses parents éprouvaient l'un pour l'autre et qui semblait les consumer, leurs disputes – jamais violentes, jamais bruyantes, la brutalité soyeuse des gens qui « savent se tenir » – ou les bizarreries de sa sœur qui commençaient à lui faire peur. Mais il y avait autre chose. S'il aimait de plus en plus souvent venir sur cette plage, y mâcher

les baies amères, y boire de la vodka, y faire jouer des playlists dans ses écouteurs Beats Studio dont le système de réduction de bruit l'isolait de l'univers, c'est qu'alors, seul et ivre comme il l'était, le souvenir de Chloé lui revenait avec une précision si parfaite qu'il avait l'impression qu'elle était à côté de lui et qu'il pouvait sentir la chaleur de sa peau contre la sienne, le goût de sa bouche sur sa langue et la douceur de ses cheveux entre ses doigts.

Ce qu'Alexandre préférait écouter, c'étaient des enregistrements de concert live, il se fichait des morceaux, ce qu'il aimait surtout, c'était entendre les cris du public. L'enregistrement de Cheap Trick au Nippon Budokan en 1978, Queen à Wembley en 1986, U2 à Red Rocks en 1983, Portishead à New York en 1998, AC/DC à River Plate en 2009, Green Day à Wembley en 2010, Triggerfinger à Amsterdam en 2012, Arctic Monkeys au Royal Albert Hall en 2020, Muse à l'Olympic Stadium de Rome en 2013, The Cure à Hyde Park en 2018, Nirvana au festival de Reading en 1992, Bob Marley au Roxy en 1976, Bruce Springsteen aux Warner Hollywood Studios en 1992... Il aurait tellement voulu faire partie d'une foule, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie. Il aurait été à l'un de ces concerts avec Chloé et avec Chloé, il aurait crié, les bras levés, sur des morceaux qu'ils auraient connus par cœur.

Chloé et lui ne s'étaient embrassés qu'une seule fois, cinq ans et demi plus tôt, quelques mois avant que le monde ne sombre pour de bon. Il venait de fêter ses quatorze ans, Chloé qui avait doublé son année scolaire allait sur ses quinze. Alexandre était tombé amoureux d'elle au moment où elle avait franchi la porte de la classe le premier jour d'école. Il se souvenait très bien de ce qu'il avait ressenti, une douleur se mêlant d'ivresse, une exaltation paradoxale comme si des doigts très soigneux et très jolis lui avaient délicatement arraché le cœur de la poitrine. C'était elle qui l'avait approché, au début du printemps, pendant un voyage scolaire organisé par le professeur d'histoire. Elle s'était assise à ses côtés dans l'autobus les conduisant vers un musée d'art ancien. Ils avaient un peu parlé des premiers signes de la catastrophe qui, à ce moment, ne touchait encore que certains pays de l'hémisphère sud, elle lui avait demandé si ça l'inquiétait. En guise de réponse, Alexandre avait répété ce que disait son père : « qu'il n'y avait rien à craindre, que ce genre de choses se produisait dans des pays où l'État était en faillite, où rien n'était géré correctement. » Plus tard, dans la pénombre d'une salle consacrée à la peinture flamande, devant une toile représentant une scène du Jugement dernier, Chloé lui avait pris la main.

— Moi, ça me fait peur, ces histoires, avait-elle dit.

Juste après, elle l’embrassait. Et puis la semaine suivante, ça avait été le premier black-out et l’école avait été fermée. Il avait envoyé un message à Chloé via Instagram : « *Ça va ? Tu veux qu’on se voie ?* » Chloé lui avait répondu qu’ils pouvaient se voir à la fin de la semaine mais le lendemain, ses parents lui annonçaient que « par précaution » ils partaient sur l’île immédiatement, qu’il « ne fallait pas s’inquiéter », que c’était « juste temporaire », le temps que « la situation se calme ». Et ils étaient partis.

Et Alexandre n’avait jamais revu Chloé. Aujourd’hui, il savait qu’elle était morte. Ce n’était pas certain à cent pour cent bien entendu mais il avait vu les images, quand elles leur parvenaient encore, durant la première année. Alexandre se doutait qu’il avait dû se passer beaucoup de choses depuis que les communications avaient été coupées quatre ans plus tôt, des choses qu’il n’imaginait pas. Des choses qu’il ne voulait pas imaginer. Souvent des objets venaient s’échouer sur les rivages de l’île, se déposer sur le sable de la petite plage ou s’accrocher misérablement entre les rochers : des bouteilles au plastique jauni, des morceaux de bois à moitié carbonisés, le volet d’une maison.

Un jour, une porte entière affichant encore un numéro et un nom : « 119 – *Canetti*. » Alexandre s'était demandé de quelle rue, de quelle ville, de quel pays venait cette porte. Sur quel genre de vie elle s'était fermée et ouverte, qui étaient ces « *Canetti* ». Une selle de vélo, des pneus, une valise en plastique vide, des morceaux de tissu, une poupée sans tête, un smartphone à l'écran brisé, des emballages de sucreries, une pelle au manche plié, des emballages de médicaments, des vêtements en tout genre : veste, pantalon, chaussure, une poussette sans roues, un arrosoir, des vieux CD-ROM, des claviers d'ordinateur. Tout ce qui était susceptible de flotter depuis les continents sur des centaines voire des milliers de kilomètres arrivait jusqu'à l'île à la faveur des vents et des courants et s'y échouait pareil à des lambeaux arrachés à un monde mort. Au début, Alexandre et sa sœur ramassaient ces objets et les portaient jusqu'à l'espèce de décharge se trouvant à l'arrière de la maison, là où il fallait mettre les déchets non recyclables mais ils avaient fini par se lasser et aujourd'hui, ils laissent les choses traîner là où elles se trouvaient sans y faire attention. De toute façon, elles finissaient toujours à un moment par disparaître, ravalées par l'océan.

Ces trois jours passés seul sur la plage avaient été trois belles journées, grâce aux baies sombres, grâce à la vodka, grâce à la musique s'ajoutant

à l'ivresse, la tristesse avait un peu relâché l'emprise qu'elle avait sur son esprit et la vie lui avait paru plus légère. Il avait joué avec le souvenir de Chloé, parcouru les images comme on le ferait avec un livre qu'on relit sans s'en lasser. Il avait regardé les oiseaux marins planant dans le ciel vide. Qu'avaient-ils vu en survolant le continent? Alexandre n'essayait pas de l'imaginer, il préférait concevoir le monde qui entourait l'île comme un vide absolu, une absence propre, neutre, stérile. La nuit, à travers l'ouverture de la tente, il observait la lune, il lui trouvait un air narquois, elle regardait une humanité qui ne viendrait plus jamais jusqu'à elle, qui la laisserait tranquille pour toujours. Parfois, dans le ciel nocturne, il surprenait le passage d'un satellite: tête d'épingle lumineuse, qui ne servait plus à rien, glissant en silence sur la toile sombre de l'espace, souvenir d'un extraordinaire savoir-faire disparu à jamais.

Après trois jours sur la plage, Alexandre était arrivé au bout de ses réserves: il n'avait plus rien à manger, plus de vodka et la batterie externe de son iPhone était vide. Il se mit en route vers la maison. Il prévoyait d'y passer deux jours, le temps de se doucher, d'y laver sommairement son linge et de charger la batterie. Et puis, il reviendrait sur la plage.

Avec de la vodka.

Jeanne

La salle de sport se trouvait au sous-sol de la maison. Sur une surface de quarante mètres carrés, il y avait tout ce qu'il fallait pour un programme d'entraînement complet: un banc pour le développé couché, une série de paires d'haltères allant de trois à trente-cinq kilos, une poulie (utile pour travailler les dorsaux et les triceps), un leg press, un tapis de course, un vélo et un rameur.

Mais de tout ça, Jeanne n'en avait rien à faire, elle se trouvait bien assez sexy comme ça et elle savait que le jour où ses parents se décideraient enfin à quitter cette île pour rentrer chez eux, lorsqu'elle retournerait à l'école, les garçons deviendraient fous quand ils verraient à quel

point elle avait changé. Ils se battraient pour elle, elle aurait l'embarras du choix. Ce serait comme dans la série *West Sacramento College*, certains des garçons qui l'approcheraient ressembleraient à Jason (un grand brun), d'autres à Kyle (un autre grand brun), d'autres encore à Shean (encore un brun, Jeanne n'aimait que les grands garçons bruns et musclés à l'air à la fois sauvage et arrogants, de préférence quarterback, capitaine de l'équipe de foot, comme les garçons dans *West Sacramento College*). Ses parents disaient qu'il n'y avait plus rien, que sur le continent il ne restait ni maison, ni quartier, ni école, ni personne. Juste un tas de ruines et de cadavres parmi lesquels tous les Jason, Kyle ou Shean du monde. Elle ne les croyait pas. Elle savait qu'il s'était passé des choses, mais elle savait aussi que tout finit toujours par s'arranger, à un moment ou à un autre et qu'il fallait être bien con pour rester ad vitam sur cette île de malheur. Un jour ou l'autre, on viendrait la chercher. Des gens, la police, l'armée, les pompiers, des sauveteurs, n'importe qui ! Et on la ramènerait jusqu'à sa vraie maison où elle retrouverait sa vraie chambre, son école, ses amis et tous les grands garçons bruns de l'univers.

Quand ce jour arriverait, elle serait prête : elle avait répété les gestes, les attitudes, les expressions devant le grand miroir de la salle de sport : elle

enfilait un short de sa mère (les vêtements qu'elle avait en arrivant sur l'île quand elle avait douze ans étaient aujourd'hui beaucoup trop petits), elle passait un tee-shirt blanc et elle regardait le relief de ses seins sous le coton, la rondeur de ses fesses, la longueur de ses jambes.

— Quel canon, se disait-elle alors.

Elle mimait les attitudes de Cassie (la blonde qui sortait avec Jason), de Kayla (la blonde qui sortait avec Kyle) ou d'Ashley (la brune qui sortait avec Shean): elle tournait la tête, approchait son menton de l'épaule, souriait à son reflet d'un air coquin. Elle levait un sourcil, affichait une expression étonnée, comme si on lui avait raconté quelque chose d'incroyable (par exemple que Kayla avait trompé Kyle avec Jason pendant les vacances d'été, qu'ils avaient couché ensemble à l'arrière du van, garé sur la plage de Malibu) et puis elle éclatait de rire (trois notes mélodiques et cristallines, toujours les mêmes) en jetant sa tête vers l'arrière, ses longs cheveux aussi noirs et luisants qu'une rivière de pétrole (Ashley faisait le même).

La série *West Sacramento College* comptait six saisons d'une douzaine d'épisodes chacune (sans compter les épisodes spéciaux Thanksgiving) et depuis trois ans, c'était la série préférée de Jeanne, largement devant *Sex Education*,

Teen Wolf, *Gossip Girl* ou *Riverdale*. Elle aimait cette série dans laquelle tout le monde était méchant, toxique ou manipulateur. Par exemple, son épisode préféré était l'épisode 8 de la saison 3 (intitulé « Passe d'armes ») dans lequel une nouvelle élève appelée Crystal arrive dans le collège au beau milieu de l'année. Crystal possède tous les attributs de la beauté « teen » américaine : poitrine bonnet C, taille fine, ventre plat mis en évidence par un jean taille basse et un crop top, bras minces et bronzés, cheveux blond californien. Avec son attitude hautaine et impertinente, elle exerce une irrésistible attraction sur les garçons de West Sacramento au point que Kayla, Cassie et Ashley surmontent la haine qu'elles éprouvent les unes à l'égard des autres pour « neutraliser » (« destroy » dans la version originale, Jeanne préférait ce terme) Crystal. Un plan est élaboré avec la complicité de Shean. Il propose un « date » nocturne à Crystal dans la salle de basket dont il a les clés parce qu'il est l'assistant de Monsieur Ramirez, l'entraîneur des Wild Cats, l'équipe du collège. Shean et Crystal sont seuls dans la salle vide. La lumière pâle de la lune filtre à travers le toit vitré rendant l'atmosphère de la scène légèrement surnaturelle. Mise en confiance par la gentillesse de Shean, Crystal se confie : elle n'est pas celle que tout le monde croit, son père est un mécanicien au chômage,

elle vit avec lui dans une casse automobile se trouvant à la sortie de la ville. Sa mère est en prison pour trafic de drogue. Crystal apparaît soudain comme une jeune fille vulnérable. Ému par ces révélations, Shean lui caresse la joue, lui dit qu'il la protégera. Il l'embrasse, Crystal lui rend son baiser. Il passe sa main sur sa poitrine bonnet C, Crystal le repousse alors, dit qu'elle n'est pas prête.

— Je sais que tu en as autant envie que moi, dit Shean en se faisant plus pressant.

— Non... S'il te plaît... Arrête, fait Crystal.

Shean ne s'arrête pas. Il fait quatre-vingt-cinq kilos de pur muscle américain développés grâce aux bienfaits du Quaker au petit déjeuner et du bœuf le reste du temps. Il retourne Crystal contre le mur, baisse son jean skinny et la prend avec autorité. Ce qu'on découvre alors, c'est que Kayla, cachée dans l'ombre, a filmé la scène. Les images sont publiées sur TikTok et partagées en masse par tout le collège. Crystal passe pour une « bitch » (sinon, aurait-elle accepté ce rendez-vous nocturne avec un garçon, habillée d'un jean skinny et d'un crop top moulant son bonnet C? Certainement pas!). La dernière partie de l'épisode montre une Crystal obligée de quitter l'État à bord du pick-up rouillé de son père. Cette séquence d'événements (la suffisance de Crystal suivie de son humiliation) excitait Jeanne au

plus haut point. Au début, elle ne comprenait pas pourquoi ça lui faisait tellement d'effet puis elle avait fini par conclure que ce qui lui plaisait, c'était l'idée du pouvoir : le détenir, l'exercer et le maintenir à n'importe quel prix.

C'était ça qu'elle ferait lorsqu'elle serait enfin rentrée chez elle : elle ne serait plus la gentille petite fille de la famille, elle serait un tyran qui fascinerait et ferait peur à la fois.